

Les voix parallèles

Avec pas d'casque, *Astronomie*, Grosse boîte, mars 2012

Maxime Catellier

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Catellier, M. (2013). Compte rendu de [Les voix parallèles / Avec pas d'casque, *Astronomie*, Grosse boîte, mars 2012]. *Liberté*, 54(2), 38–39.

Les voix parallèles

La poésie qui s'en vient
est flambant neuve.

MAXIME CATELLIER

« **B**ONJOUR, MON NOM est Frank Martel. J'ai publié deux livres de poésie quand j'étais jeune, et depuis ce temps-là, j'essaie de m'en sortir. »

Cette boutade du plus discret de nos bardes, lors de la conférence de presse du Festival Voix d'Amérique (FVA), en 2007, m'avait laissé songeur, en plus de me faire rire aux éclats dans le silence gêné qui l'avait suivie. Martel nous rappelait à sa douce manière que la « vocation poétique » n'est pas une sinécure. Et qu'elle emprunte souvent des voies parallèles à la principale courroie de transmission qu'on lui connaît : le livre. Maintenant que le FVA ne réchauffera plus les durs froids de février puisqu'il ira rejoindre le touffu mois d'octobre sous l'appellation plutôt absconse de Festival Phenomena, on pourra mesurer quelle perte cela fait subir à la prise de parole, retirée de sa place centrale par la directrice artistique de l'évènement. En effet, en privilégiant le poétique sous toutes ses formes, D. Kimm prend un pari risqué, celui de laisser toute la place à l'immanence du spectacle. L'interdisciplinarité, ce dada de la pratique artistique professionnelle, sera certainement la grande gagnante de ce remaniement. Chose certaine, la poésie cédera la place au poétique, ce fourre-tout indistinct dont se réclame tout un chacun.

Et la poésie, pendant ce temps ? Elle a des manières de nous parler qui n'autorisent personne à s'en déclarer légataire. C'est un réel manifeste que la parole incarne en un éclair : « Chu toujours dans tes jambes, pis jamais dans tes bras. La prochaine fois que tu me tues, moi je joue pus. » Ainsi chante Martel, ainsi passent les affres de l'amour d'un cœur à l'autre avec la poésie qui résonne dans les mots qu'ils se disent. Un éclair de sens sur l'incommunicable.

Et cet éclair frappe parfois sans crier gare. Au mois de mai dernier, lorsque Jérémie Battaglia a mis en ligne sa fabuleuse vidéo sur les manifestations de casseroles, cela faisait plus ou moins deux mois que l'album *Astronomie*, du groupe Avec pas d'casque, était sur les tablettes. En choisissant la pièce « Intuition #1 » comme bande sonore, Battaglia venait de décupler par cent, par mille, la force d'évocation de ses images. La voix de Stéphane Lafleur, feutrée et chancelante comme une aile prise entre des vents contraires, darde de ses rayons les

sourires des marcheurs déambulant dans la ville, armés de courage et d'indignation. C'est là que ses mots m'ont atteint en plein cœur :

Tu diras
Tu diras que c'est l'instinct qui t'a
Mené jusqu'ici
L'intuition d'un sentiment
qui ne reviendra pas

Tu diras
Tu diras que tous tes sens piochaient
Du même bord / D'un même élan
Poussés par une force étrange

Et ce sera ton camp de base
Et ce sera ton camp de base.

Le hasard objectif par lequel les mots de Stéphane Lafleur ont rejoint ce qui se tramait dans la rue ce printemps est le résultat d'une formidable intuition poétique, même si elle est involontaire. Ce camp de base, comment ne pas y reconnaître

le square Berri, lieu de rassemblement des manifestations nocturnes qui ont formé le noyau dur d'une révolte sans précédent dans notre histoire ? À ce point indéfinissable où l'intuition rencontre le réel, où les mots se chargent d'une électricité qui puise à même les racines du langage, la poésie

jaillit comme si elle venait de prendre le large grâce aux courants étranges qui la traversent de part en part.

N'en restons pas là. Car *Astronomie* est un livre en soi, une suite poétique d'une force incomparable. Et si la musique qui accompagne les poèmes de Stéphane Lafleur leur va si bien, il n'en demeure pas moins qu'ils sauraient se défendre tout seuls. Sans l'ombre d'un doute. Et l'humour n'est pas exclu de cette douce traversée des lieux auxquels Lafleur prête sa voix : « Nous avons beaucoup trop d'amis / Tu en as mille huit cent soixante ». Clin d'œil à l'énormité illusoire de nos amitiés virtuelles, il y aussi dans la poésie de Lafleur une humanité déchirante qui livre sans ambages ses espérances les plus simples sur le ton de celui qui n'a besoin que d'un feu de bois pour réchauffer ses craintes : « À peine sorti de mon ravage / J'ai la patience d'une file d'attente / La tête humide et les bas trempes / Le chauffage sera bon chez toi ».

La pièce de résistance est sans contredit « La journée qui s'en vient est flambant neuve », dont les premiers mots éclairent ce monde et sa nuit striée de doutes :

Oh comme il est lourd
Le temps qui s'appelle hier
Prends-le ce diamant
Dans ma tête il est pour toi
Je promets, je promets que
la journée qui s'en vient est flambant neuve

Chaque strophe de ce texte se termine sur cette promesse intenable, comme le mantra d'un chagrin que l'on voudrait



effacer. Car à cette promesse, Lafleur répond par une suite de lâchetés, de fatigues, d'attentes captives du quotidien où « le mouvement meurt mieux qu'il ne se charge », et où « le vent qui est bon est le même qui arrache ». À partir de cette contradiction qui le freine dans son élan, il compose un hymne où seul l'amour parvient à rééquilibrer le monde : « Frôle-moi de ton mieux / Frôle-moi davantage / Gave-moi de ton amour / Pour shimmer l'univers ». Nous sommes loin, bien loin, des niaiseries débiliterantes des chanteurs de commerce qui patinent sur un grand vide de sens, des pouliches bien dressées qui chialent dans leur microphone sans jamais nous tirer une larme. Et c'est pourquoi nous sommes dans la poésie, dans cette surcharge de sens qui électrifie le langage et lui donne son mouvement. Conscient de travailler avec un langage qui prend racine dans la nuit, où il se retrempe et dont il ressort *flambant neuf*, Lafleur nous livre sa lumineuse conclusion : « Et nous l'habiterons avec / Nos yeux qui s'habituent à la noirceur / Et nous l'abîmerons avec / Nos plus beaux accidents ».

Au terme du voyage, Lafleur nous rappellera de belle manière que « les oiseaux faussent aussi ». Tout un bestiaire, comme autant de constellations, parcourt son *Astronomie* en y laissant ses traces. Comme ces « deux colleys » dont la course termine la plus belle chanson du disque :

Tu reviendras chargée d'étoiles
La nuit posée sur tes épaules
Et l'Univers pris dans tes cheveux
Va où tu vas
Va où tu veux
Comme deux colleys

On oublie trop souvent que la poésie habite ces voix parallèles au détour d'une chanson. Lafleur n'est pas le seul à écrire des textes dont la teneur poétique transcende le médium de la chanson. Urbain Desbois, dont l'Oie de Cravan a édité les *Chansons sourdes* en 2004, fait aussi partie de ces bardes à mi-chemin entre la poésie et la chanson. *La gravité me pèse*, sorti en 2007, nous posait cette question d'une tristesse magnifique : « Combien de jours dure la vie, je ne sais pas / je sais

seulement que des fois c'est trop dur / et que ça prend tout mon temps ». À quand une édition augmentée des *Chansons sourdes*, ou comme le principal intéressé à l'habitude de le dire, en boutade, une édition *diminuée* ?

Cet automne, si tout va bien, nous aurons droit aux *Chansons d'ascenseur, d'escalier et de chute libre* de Cou Coupé, un nouveau projet de Jacques Bertrand Junior, leader du groupe de rock Jérémie Mourand. Auteur de chansons d'une poésie à la fois crue et recherchée, on lui doit notamment d'avoir brossé avec brio le tableau comico-macabre de notre « Triste époque formidable » :

Triste époque formidable
comme un hamac en suspension entre un seul arbre
Le vent nous avantage, quittons ce bouge endimanché
Levons les voiles, allons vers les terrains vagues dépeuplés
Des souvenirs impérissables
De ces nuits à fuir la sirène sourde du grand ménage
D'un officier désigné pour orchestrer les manœuvres
D'une armée de recrues assoiffée de drogue et de meurtre

Nous avons besoin de cette poésie au vitriol pour affronter un monde où tout n'est que divertissement. Comme nous avons besoin des « chirurgies inutiles » pour bercer nos langueurs dans les froids de l'hiver :

Vive les choses inutiles, vive les flâneries vaines
Ni attentats ni attentes
Tout est si sérieux
C'en devient très malsain
Et vive les chansons bavardes qui ne servent à rien
Des chirurgies inutiles
Fouillent encore mon cœur pour t'y trouver, c'est sûr
Comme un mur mûr

C'est à ces sources que je me suis abreuvé le plus, ces dernières années, pour continuer d'être ébloui par une poésie qui n'est pas que littérature. Quand on perd son temps à étouffer dans *la nuit du poème*, comme nous le rappelle stérilement Jacques Brault dans son essai publié au Noroît à l'automne 2011, il faut parfois aller prendre l'air et, pourquoi pas, se tourner vers autre chose. Car la sempiternelle rhétorique de l'absence finit par agacer. Celle qui fait du poème une chose impossible à définir, plutôt que de montrer les innombrables visages qu'il emprunte. Le métadiscours dans lequel se complaît une bonne partie de la poésie contemporaine n'est pas étranger à cet enfermement. À trop chercher à le définir, on voit le poème se refermer sur lui-même.

Comme chaque automne, le critique Hugues Corriveau a dressé sa liste d'épicerie dans *Le Devoir* de la fin de semaine. Rien de tel pour nous couper l'envie de lire de la poésie. Dans cet amas indistinct de titres et de noms propres, où la poésie peut-elle bien se glisser ? Or, tant que les poètes se contenteront d'écrire des livres, ils ne seront jamais que des écrivains. Je préfère, à ce compte, tendre l'oreille vers les voix parallèles, et sentir mes yeux se remplir d'eau lorsque leurs mots me piquent le cœur. **L**